

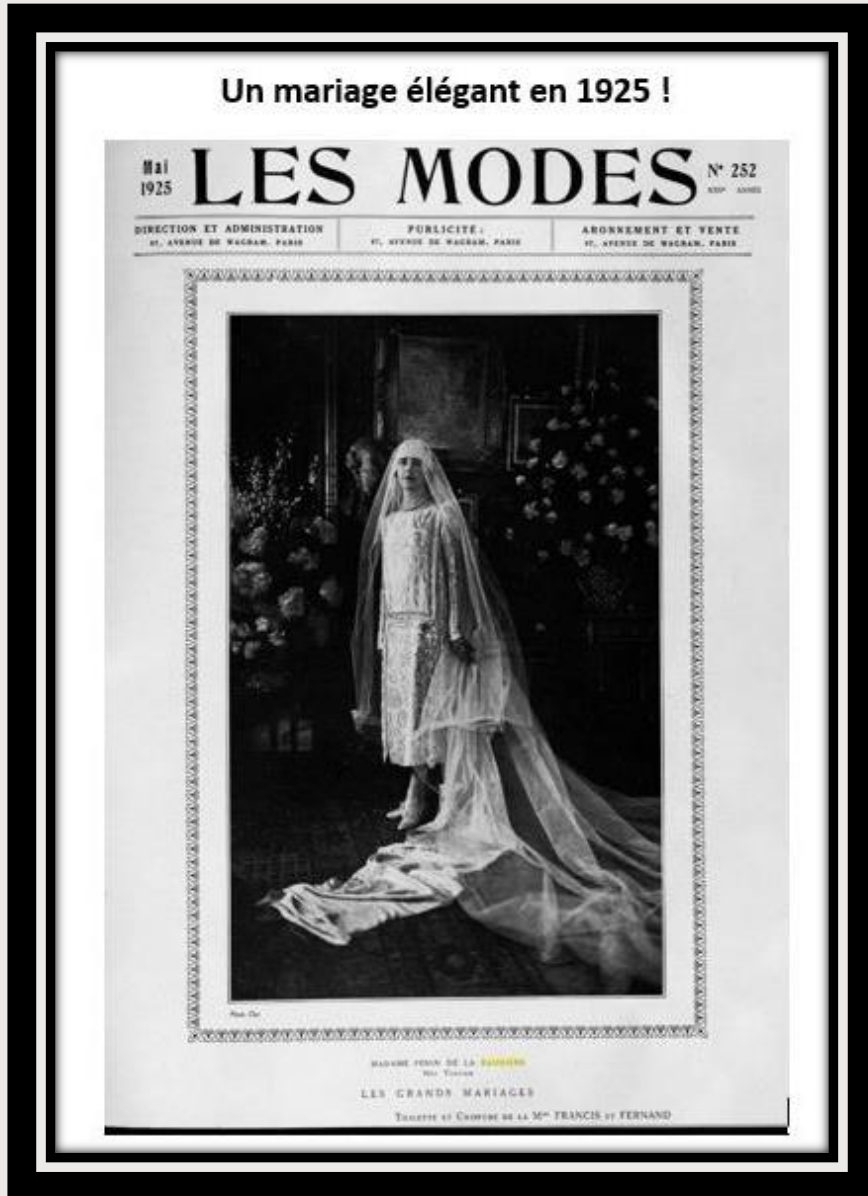
PAROLES DE DÉTENUÉS du camp de Ravensbrück

Sommaire

1. Biographies
2. Témoignages
3. Comparaison
4. Conclusion

Cassandra CHARPENTIER
Nihed KHATABI
Léo DEFORGES
Tyméo LHOMME-CORNET

Gabrielle Tuffier de La Raudière



Gabrielle Tuffier de La Raudière est née le 16 février 1894 à Paris. Ses parents sont Marin Théodore Tuffier, médecin, et Marie Madeleine Tuffier. Elle s'est mariée le 27 février 1925 (man8rove.com) ou le 1^{er} mai 1925 (gw.geneanet.org), à Paris, avec Pierre Penin de La Raudière, inspecteur des finances. Elle a eu deux enfants, Gilles-Elie né en 1928 et Amaury né en 1931. Elle était infirmière avant d'être déportée en 1944 par les Allemands à Ravensbrück pour actes de résistance. Elle est décédée le 6 juin 1950 à Paris suite aux séquelles de sa déportation au camp de Ravensbrück, à l'âge de 56 ans.

On a peu d'informations sur Gabrielle Tuffier de La Raudière. Nous avons écrit à Laure de la Raudière qui nous a répondu ne pas savoir grand-chose sur sa grand-mère par alliance. Elle nous a invités à venir au château de Villebon pour y consulter les archives.

Jacques Palange
Lucienne Metzeler

10248



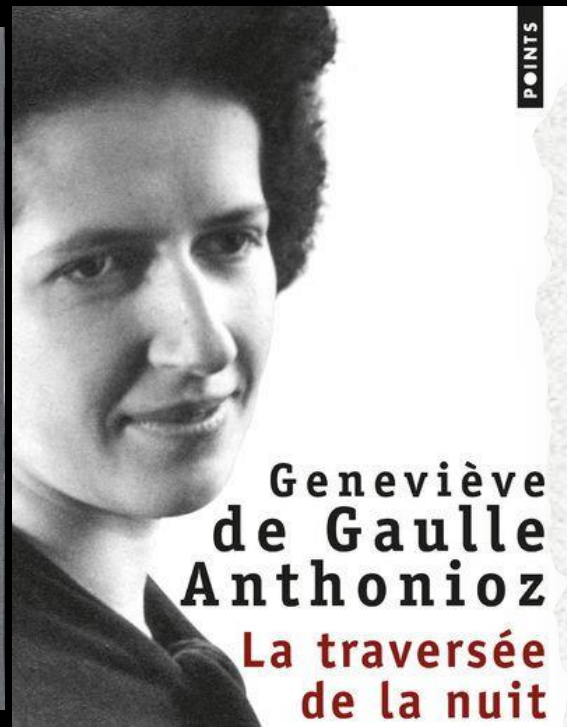
Lucienne Metzeler

Lucienne Metzeler est née à Chimay, en Belgique, le 18 mai 1927. C'est une ancienne prisonnière politique, titulaire de plusieurs distinctions honorifiques. Serveuse, elle écoutait les Allemands, et rapportait leurs paroles à la Résistance. Elle a été arrêtée par la Gestapo à l'âge de 17 ans avec son père lui-même dans la Résistance. Elle a connu la captivité et la torture aux camps de Ravensbrück et Belzig. Elle a été libérée en avril 1945 peu avant ses 18 ans. Lucienne est rentrée à Dinant chez elle. Son petit frère ne l'a pas reconnue. Au final, son père est décédé en 1972 et Lucienne Metzeler est décédée à Dinant le 30 août 2017 à l'âge de 90 ans.



Geneviève de Gaulle Anthonoz

Geneviève de Gaulle est la nièce du Général de Gaulle. Elle est née le 25 octobre 1920 à Saint-Jean-de-Valérisclle dans le Gard. Son père est Xavier de Gaulle, le frère aîné du Général de Gaulle. Sa mère est Germaine Gourdon. Elle a étudié à l'université de Rennes à partir de 1939 et en 1941, elle a étudié à l'université de Paris. Elle a été une femme politique, une résistante et une écrivaine. Elle est rentrée dans la résistance en septembre 1940 à l'âge de 19 ans. Elle s'est mariée à Bernard Anthonoz, elle a eu deux enfants qui sont Michel Anthonoz et François Marie Anthonoz. Geneviève de Gaulle Anthonoz a été membre de l'Association Nationale des Anciennes Déportées et Internées de la Résistance, de la Défense de France, du Réseau du musée de l'Homme et de la Résistance Intérieure française. Elle est décédée en 2002 à l'âge de 82 ans.



Geneviève
de Gaulle
Anthonoz
La traversée
de la nuit

La barbarie nazie

racontée par

Gabrielle Tuffier
de La Raudière

A leur arrivée au camp, les femmes déportées étaient mises en quarantaine pendant plusieurs semaines, sous des tentes. Elles étaient obligées de se mettre nues et d'aller à l'infirmerie pour des examens de la gorge, des dents, de la vessie et du vagin. Aucune mesure d'hygiène n'était prise ni aucune intimité, le tout se faisait en public, à la chaîne. On leur prenait leur argent et tout ce qu'elles possédaient, même leur alliance qu'on n'hésitait pas à leur arracher du doigt avec la peau. On leur rasait la tête puis on leur donnait des vêtements de mauvaise qualité : une chemise en toile avec un pantalon s'il en restait encore ou une fine robe, et des sabots ou des « savates ». On ne leur donnait rien de plus pour l'hiver.

Elles vivaient dans des bâtiments appelés « blocks », construits avec des planches et dont les fenêtres étaient cassées. Il faisait donc très froid, surtout qu'il n'y avait pas de chauffage au niveau des dortoirs. Il n'y avait aucune lumière : elles étaient donc dans l'obscurité totale et elles devaient se débrouiller pour se déshabiller et se rhabiller correctement. Elles étaient souvent réparties dans les blocks selon leur nationalité : les Françaises étaient moins bien traitées que les Polonaises, les Hollandaises et les Norvégiennes. Les passages entre les lits étaient très étroits (50 cm). Les détenues devaient dormir dans des petits lits superposés (3 étages) et composés « d'une mauvaise paille posée sur des planches ». On y dormait très mal et très peu et cela n'a fait que s'aggraver à cause de la surpopulation : de plus en plus de femmes déportées arrivaient et les blocks ne pouvaient pas en accueillir autant.

Au début, les femmes ne mangeaient pas beaucoup mais cela a empiré. Il y avait des tentatives d'empoisonnement. Les détenues avaient tellement faim qu'elles léchaient le sol quand la nourriture tombait et mangeaient les feuilles des arbres et l'herbe des trottoirs. Les repas se déroulaient « toujours dans la bousculade ».

Il n'y avait aucune hygiène, ce qui entraînait des maladies. Les détenues pouvaient se rendre à l'infirmerie du block si on les jugeait assez malades. Si elles étaient très malades (fièvre importante ou maladie contagieuse), elles devaient se rendre au Revier (hôpital) à pied, mais elles faisaient tout pour ne pas y aller. On les obligeait à attendre debout, des heures, dehors, par n'importe quel temps et température. Aucun soin ne leur était vraiment apporté et souvent on les laissait mourir dans l'indifférence, « en exerçant même souvent d'odieuses sévices ». Les femmes enceintes étaient séparées de leurs enfants juste après l'accouchement. Beaucoup de bébés mouraient peu après et on les jetait dehors où ils gelaient et étaient dévorés par les rats. Ceux qui survivaient étaient marqués par un numéro. L'absence d'hygiène et de soins a causé beaucoup de morts.

Les femmes déportées étaient envoyées au travail peu importe le temps et la température, que ce soit le jour ou la nuit. Dans certains ateliers de couture, elles devaient réparer des vieux uniformes, sales et couverts de « vermine ». Elles étaient souvent « rouées de coups » : une nuit, une femme reçut « 14 séances de gifles ». Elles subissaient les pires sévices : « une de leurs compagnes brutalement jetée sur une machine eut l'œil crevé. Une autre femme fut tuée d'un coup de pelle sur la tête ».

Les brimades et les punitions étaient le plus souvent des gifles et des coups de poing, de bottes, de cravache, qui étaient administrés par des femmes et même par des hommes SS. Il y avait aussi des chiens-loups qui mordaient les prisonnières parfois mortellement. Les femmes étaient parfois enfermées dans des cachots (bunker) « hermétiquement clos, sans air ni lumière ». Elles devaient rester immobiles pendant des heures, sans manger, debout face à un mur. Dans un des blocks, on y trouvait « les folles », des femmes nues, qu'on ne nourrissait presque pas, qu'on poussait à se battre entre elles, qu'on battait souvent et qu'on tuait par piqûre. Des jeunes Polonaises servaient de cobayes : on les appelait des « lapins ». Elles étaient attachées à des tables où elles subissaient des opérations chirurgicales où des muscles et des os leur étaient enlevés, sans désinfection et sans même les déshabiller. Elles souffraient beaucoup après et finissaient handicapées. Au Revier, « les chefs de dortoirs » mangeaient et riaient à côté de mourantes et n'hésitaient pas à les insulter et les « achever à coups de manches à balais ». La chambre à gaz permettait aussi de tuer plus de détenues : on leur faisait croire qu'elles allaient dans des blocks plus « confortables » alors qu'on les conduisait à la mort. On traînait ensuite les corps « déshabillés, numérotés » jusqu'aux lavabos où les survivantes se lavaient, puis jusqu'à la morgue du camp. Comme il y en avait de trop, on entassait les cadavres les uns sur les autres. Ils étaient emmenés dans des camions jusqu'au four crématoire où ils étaient jetés par des femmes « particulièrement sadiques » « avec une ironie et un irrespect écoeurants ». Avant d'être brûlés, on récupérait tout ce qui pouvait être utilisé ou qui avait de la valeur : « dentiers, blocs d'or, cheveux ».

La barbarie nazie étant trop difficile et inhumaine, des prisonnières ont choisi de se suicider plutôt que d'endurer tous ces supplices.

La barbarie nazie racontée par Lucienne Metzeler

Quand Lucienne Metzeler fut arrivée au camp de Ravensbrück, après avoir été arrêtée par les SS pour avoir participé à la Résistance, elle dut se déshabiller, se faire raser et prendre une douche. Elle alla ensuite à l'infirmierie où elle reçut une piqûre, « sans désinfection, la même seringue pour tout le monde ; sans ménagement ». On lui donna des vêtements qui n'étaient pas adaptés aux temps froids, et un numéro de matricule : 51 123, qu'elle dut apprendre par cœur en allemand ; les femmes étaient considérées comme des animaux. Elle fut ensuite « louée comme esclave à une usine d'armement » et elle alla dans le camp de Belzig où elle reçut un nouveau matricule : 10 248.

Chaque jour et plusieurs fois par jour, il y avait « l'appel » où les détenues étaient comptées, sans bouger, « debout, la tête baissée », pendant des heures, en fonction de l'humeur des SS. Elles étaient réveillées à 4 heures du matin, devaient travailler 12 heures, avec peu de nourriture dans l'estomac : une sorte de café le matin (« eau vaguement teintée ») avec « un morceau de pain à la sciure de bois » (la farine était mélangée avec de la sciure de bois, « ils disaient que ça remplissait mieux l'estomac ») ; le midi et le soir, une louche « d'eau bouillie avec du chou blanc ». Les détenues devaient vivre à côté de chambres à gaz et de fours crématoires, où régnait « une odeur épouvantable, une odeur d'excréments, de mourants, de cendres, de morts ». Lucienne fut témoin de nombreux châtiments et crimes : la mort d'une femme qui voulait s'échapper et qui fut « déchiquetée » par les chiens-loups lâchés par les SS ; « la punition du rouleau compresseur » en pierre que deux femmes devaient tirer et où beaucoup trouvèrent la mort ; les SS qui tiraient sur des femmes tous les mardis devant un même mur pour leur plaisir ; des femmes qu'on obligeait à se prostituer ; les « blocs médicaux » où des expériences étaient faites ; « les bébés que les SS tuaient féroce­ment, devant leurs mères » ; « les enfants parqués comme des bêtes » ; les « cachots pour les punitions » ; des dirigeants du camp qui les obligeaient parfois à marcher à quatre pattes comme des animaux ; « des femmes punies qui devaient se rouler nues dans le charbon », puis qui devaient subir durant plusieurs heures un lavage à l'eau glacée ; une femme souffrant de dysenterie (maladie avec de fortes diarrhées) qui devait « se soulager dans ses vêtements », qui ne « pouvait pas se laver, pas manger, pas boire », et qui mourut « dans d'atroces souffrances, seule et sans aide ».

Un jour, quand Lucienne était à l'usine, une machine lui tomba dessus et son pied fut écrasé. Une infirmière dut lui arracher les « orteils à moitié arrachés » « qui pourrissent », avec « une grande pince, une sorte de tenaille », « sans désinfection et sans anesthésie ». Lucienne souffrit beaucoup de cette épreuve, qu'elle décrivit comme « une grande torture ». Elle devait se retenir de crier sinon les deux SS présents l'auraient battue « à coup de nerf de bœuf ». On l'obligea à retourner rapidement au travail, et le premier jour, elle dut monter sur une échelle et laver un mur toute la journée.

Geneviève de Gaulle Anthonioz raconte que pour arriver au camp de Ravensbrück, elle avait été enfermée dans un « wagon à bestiaux barricadé » avec quatre-vingts femmes, sans eau, pas de place pour s'asseoir ou s'allonger, pendant « trois jours et trois nuits ». Toutes ces femmes déportées avaient ensuite été accueillies « par les hurlements des SS », « les aboiements de leurs chiens » et « à coups de matraque ». Elles étaient aussi insultées.

Après plusieurs mois passés dans un des blocs du camp, elle avait été enfermée dans un bunker (prison), sans lit ni couverture, seule, recevant très peu de nourriture (« le pain est distribué tous les trois jours, la soupe tous les cinq jours »), dans l'obscurité, avec des cafards. Les journées étaient longues et pour éviter de s'ennuyer, elle organisait des courses de cafards. Elle avait très peur de ce qui pourrait lui arriver surtout de mourir. La nuit, elle faisait d'horribles cauchemars qui l'empêchaient de dormir : « des têtes qui flottent sur une mer de sang, et elles ont un immonde sourire ». Elle souffrait du scorbut et d'ulcérations de la cornée, dont elle n'a jamais reçu de soins, et elle était d'une « maigreur extrême » et dans un état de « grande faiblesse » dus au manque de nourriture, aux travaux forcés et au rythme « très dur » du camp.

Il lui arrivait aussi de repenser à tout ce qu'elle avait vu et enduré : soixante-quinze jeunes Polonaises (qu'on appelait des « lapins » ou « kaninchen »), dont Bacha, quatorze ans, qui servaient de cobayes pour des expériences où on leur prélevait des os et des muscles et on contaminait ensuite leurs blessures avec des maladies comme « la gangrène, le tétanos ou le streptocoque » ; des femmes qui recevaient « la bastonnade : vingt-cinq, cinquante ou soixante-quinze coups auxquels la détenue survivait rarement » ; des femmes « massacrées à coups de pioche, mordues par des chiens, jetées au milieu des folles dans les immondices » ; une femme battue à mort pour avoir lavé son propre linge alors que cela était interdit ; des femmes frappées pour ne pas avoir baissé les yeux devant un SS ; « les pauvres mamans séparées de leurs enfants » ; « les petites filles gitanes stérilisées, avec le consentement de leur mère pour leur permettre de survivre, si elles ne mouraient pas des suites de l'opération » ; des bébés noyés dès la naissance ou trop faibles pour survivre ; une femme égorgée à coups de bêche... Elle évoquait également les opérations médicales qui se faisaient sans anesthésie et sans désinfection. Elle se rappelait avoir regardé et accompagné beaucoup de détenues au moment de leur mort.

Geneviève revient plusieurs fois sur l'odeur dans le camp : le four crématoire était proche et brûlait tout le temps. Il y avait tellement de cadavres qu'un deuxième four avait été construit. Les femmes pensaient qu'elles allaient mourir et qu'il n'y avait plus d'espoir.

La barbarie nazie

racontée par

Geneviève de Gaulle
Anthonioz

COMPARAISON :



TROIS TÉMOIGNAGES DIFFÉRENTS MAIS CONCORDANTS

Nos trois témoignages sont différents : ils racontent chacun l'histoire personnelle de trois femmes, Lucienne Metzeler, Geneviève de Gaulle Anthonioz et Gabrielle Tuffier de La Raudière.

La première fait partie d'un kommando situé à six kilomètres du camp de Ravensbrück où elle se rend chaque jour pour travailler ; blessée à un pied par une caisse qui lui tombe dessus, elle est amputée de plusieurs doigts de pied à l'aide d'une tenaille. Elle n'est pas anesthésiée et la pince n'est pas aseptisée.

La deuxième est incarcérée au bunker du camp, dans un état de très grande faiblesse. Seule, sans le secours de ses amies, elle passe le temps avec ses souvenirs et joue avec les cancrelats qui parcourent sa cellule.

La troisième travaille au camp, observant son fonctionnement afin d'en livrer une description la plus exacte possible lorsqu'elle rentrera en France.

Ces trois femmes n'ont pas observé les mêmes choses, n'ont pas vécu la même expérience. Geneviève a été très choquée par le sort des « lapinen », ces jeunes cobayes polonaises victimes des expériences du docteur Gebhart. Gabrielle évoque aussi ces 70 « ravissantes jeunes femmes », choisies parce que robustes. Elle s'indigne du sadisme des gardiennes de dortoir qui boivent et rient à côté de femmes agonisantes qu'elles achèvent à coup de balais pour boire et rire à nouveau, « comme si elles avaient simplement tué des mouches sur une vitre ». Lucienne a été marquée par le sort de la baronne Del Marmol, de Sommière en Belgique, atteinte de dysenterie, qui se vidait sur le retour du Kommando, sans que personne ne puisse faire quoi que ce soit pour la soulager.

Mais toutes les trois témoignent d'une violence inouïe et de la volonté des nazis d'humilier leurs détenues pour n'en faire que des numéros, des « stücks ». Lucienne raconte qu'une femme a été assassinée à coup de pelle, qu'une autre a été livrée aux morsures des chiens. Geneviève rapporte comment des femmes étaient fouettées jusqu'à l'évanouissement et laissées pour mortes. D'autres étaient battues à mort à coup de battoirs ou à coups de pioche. Gabrielle se souvient aussi des chiens et des exécutions publiques sur la place d'appel.

Le récit des trois femmes s'accorde aussi sur la description des habits, trop légers pour ne pas avoir froid l'hiver ; sur les immenses baraques chauffées par un poêle unique ; sur les lits superposés où les paillasses sont partagées par deux ou trois femmes, obligées de se retourner ensemble pour avoir la place de dormir.

Toutes les trois se plaignent du peu de nourriture reçue et de sa qualité. Une soupe légère où flotte quelques rares légumes ; un morceau de pain bien insuffisant pour tenir la journée, surtout lorsque le travail demandé fait appel à la force physique.

L'organisation de la journée est similaire dans les trois témoignages. L'appel sur la grande place du camp à 4 heures du matin où chaque femme doit répondre en allemand lorsque son numéro matricule est hurlé. C'est un véritable supplice que de se tenir debout dans le froid immobile alors que les températures sont sous zéro. Gabrielle rapporte que l'hiver, il fait entre moins 15 et moins 28. L'appel peut durer jusqu'à quatre heures quand il faut compter et recompter les détenues avant de recevoir la soupe du matin et de rejoindre son kommando de travail. Leur récit est très proche aussi lorsqu'elles racontent la distribution des maigres repas de la journée, le matin et le soir.

Leurs expériences du revier sont différentes car elles ne l'ont pas fréquenté pour les mêmes raisons. Geneviève de Gaulle Anthonioz a le scorbut et une infection oculaire. Elle est néanmoins frappée tous les jours. Lucienne Metzeler y vient pour se faire arracher des doigts de pied gangrenés en présence du chef de camp et de son adjointe qui assistent sadiquement à la scène. Ni asepsie, ni anesthésie, seulement un morceau de papier toilette pour stopper les saignements et une paire de sabots de bois bien dur pour recevoir le pied meurtri. Gabrielle Tuffier de La Raudière rapporte qu'une de ses camarades est emmenée au revier où on la laisse mourir sans la soigner et la nourrir. Deux jours avant sa mort, elle est renvoyée dans sa baraque. Les femmes arrivant au camp sont examinées nues dehors, notamment la vessie et le vagin. L'examen est sans asepsie et si brutal que beaucoup en meurent. Si les faits racontés sont différents, ils vont dans le même sens pour dire l'inhumanité des soins et plus généralement des conditions de détention.

Face à cela, ces femmes ont résisté comme elles ont pu, et d'abord en refusant de n'être plus que des numéros. Manière à elles de garder leur dignité. Pour cela, elles ont fait preuve de solidarité et de fraternité au sein d'un petit groupe de femmes. Geneviève commence son récit par le souvenir de son anniversaire. Chacune de ses amies s'était privée d'un peu de son pain pour faire une sorte de gâteau qu'elles ont ensuite partagé. Lucienne évoque ces femmes qui ramènent des bas sous leurs vêtements volés à la lingerie du camp au risque de leur vie et qui les distribuent à celles qui sont les moins couvertes. Elles gardent le sourire malgré les mauvais traitements et elles chantent pour aller travailler à l'usine. Elles partagent l'unique couverture la nuit et surtout montent la garde pour éviter que d'autres détenues ne leur volent leurs quelques affaires.

CONCLUSION :

IMPOSSIBLE DE NIER DES TÉMOIGNAGES CONCORDANTS

Nous avons lu chacun le témoignage d'une femme détenue au camp de Ravensbrück en 1944 et 1945. Puis nous avons comparé les récits.

Ces trois personnes ne se connaissaient pas. Pourtant elles racontent une histoire très proche les unes des autres. On voit qu'elles ont vécu la même expérience, ou presque.

Leur témoignage est donc crédible et prend d'autant plus de force qu'il est vérifié par celui des deux autres détenues. Il ne laisse aucun doute sur l'existence du camp de concentration de Ravensbrück, ni sur les conditions inhumaines de détention et la barbarie des gardiens. Les idées révisionnistes, c'est-à-dire les idées qui « remettent en question des faits appartenant à l'histoire de la Seconde Guerre mondiale » (définition du dictionnaire Larousse en ligne, 2024), ne sont donc pas recevables.

Ces trois femmes sont sorties du camp vivantes en 1945. Mais leur durée de vie n'a pas été la même. Gabrielle Tuffier de La Raudière est morte rapidement après, payant les mauvais traitements reçus. Lucienne Metzeler et Geneviève de Gaulle Anthonioz, plus jeunes, se sont mieux remises physiquement et ont vécu au-delà de leurs quatre-vingts ans. Mais toutes les trois ont voulu témoigner pour dire ce qu'elles avaient vécu : la violence des nazis et leur volonté d'écraser tous ceux et celles qui n'étaient pas de la race supérieure et qui ne pensaient pas comme eux. Elles espéraient qu'ils soient jugés un jour et payent leurs crimes. Surtout, elles voulaient prévenir les générations suivantes de telles horreurs afin qu'elles ne se reproduisent pas. C'est notre tour de porter cette mémoire.

